

Ethiopie orthodoxe, joyau de l'Afrique chrétienne

par Thierry SCHELLING s.j.,* Genève

De retour d'un séjour à Addis Abeba, et enrichi par deux années passées au nord du pays (Tigray), l'auteur présente cette Eglise orthodoxe méconnue, témoin d'une évangélisation en terre africaine pré-datant l'ère des colonisations, et en proie aux rapides changements sociaux que l'instabilité politique engendre inévitablement. Rencontre avec une mosaïque vivante...

Si l'on vous dit *Ethiopie*, des images de famines, de guerres et... de pas grand chose d'autre peut-être vont vous revenir en mémoire. Et pourtant, si vous saviez...

Les géographes de l'antiquité tergiversent sur la situation exacte du Kouch biblique que se partageraient trois grandes civilisations africaines : la terre de Punt (l'actuelle Somalie), l'ancien royaume nubien de Méroé (littoral du Soudan), la civilisation de Yéha-Aksoum, épice historique de *notre* Ethiopie. Et si la science retrace bien les germes de l'humanité (la mémorable Lucy) le long de la Rift Valley, ce gigantesque sillon traversant la partie orientale du continent africain, tout Ethiopien patriote vous affirmera, littérature à l'appui,¹ que le pays de Kouch n'est autre que *son* Ethiopie, mentionnée dès les premières pages de la Genèse.

Mythologie et histoire nationales s'entremêlent sur cette «terre aux visages brûlés» (traduction du grec *Aitiopia*). Pour les musulmans, le Coran rappelle le bon accueil fait aux premiers disciples de Mohammed par le roi chrétien d'Habesha.² Pour les juifs et les chrétiens, le récit de la Reine de Saba visitant le sage Salomon - rencontre fructueuse puisqu'il «[lui] donna tout ce qu'elle désira», y compris un fils, Ménélik, premier monarque abyssin - expliquerait la présence

des Felashas au nord-ouest du pays ainsi que les nombreux traits judaïsants de la liturgie éthiopienne et des cultures des Hauts Plateaux. L'Arche d'Alliance, dérobée par Ménélik lors d'une visite à son père illustre, ne serait-elle d'ailleurs pas conservée dans l'Eglise-mère de Tsion, à Aksoum, l'«Antioche éthiopienne» ?³ Invisible vestige qui pourtant tisse un lien incontournable avec le monde syro-palestinien, tout comme les langues vernaculaires d'hier (*ge'ez*) ou d'aujourd'hui (*amharique*, *tigryna*), cousines de l'arabe et de l'hébreu.

La moitié méridionale du pays ajoute, depuis sa conquête par Ménélik II (1889-1913), la mélodie proprement africaine à cette symphonie : Gambela, Keffa, Sidamo, Gamogoffa... Et c'est cet entrelacement culturel, comme la rencontre de rivières dans un delta, qui compose la République démocratique fédérale de l'Ethiopie.

Un christianisme africain

«Et l'eunuque dit : Voici de l'eau ; qu'est-ce qui m'empêche d'être baptisé ?» (Ac 8,36 b). Près de la moitié des Ethiopiens sont membres de la Yeetiopia Tewahedo Bieta

*Jésuite en formation, aumônier de jeunes.



Un pays largement agricole.

Kristian, l'Eglise orthodoxe éthiopienne. Chaperonnée par le patriarcat égyptien, elle en reçut ses cent onze premiers hiérarques et souscrivit à sa théologie «monophysante»⁴ plus par contagion ombilicale (cloisonnement géographique, absence de délégués éthiopiens aux conciles, etc.) et par stratagème politique (Byzance régnait sur le Proche-Orient *manu militari* et hellénisait ses ressortissants étrangers à outrance) que par conviction mûrie.

Semée par l'évangélisation en vagues successives de missionnaires syriens hellénophones - Frumence en fut le premier *Abouna* ou évêque au IV^e siècle -, la nouvelle foi s'est incarnée dans un contexte noué d'éléments sémites et koushites.⁵ Elle engendra sur le sol africain, autour d'Aksoum, qui resta la métropole religieuse jusqu'à son indépendance canonique d'Alexandrie (1949), un royaume de monarques chrétiens aux capitales mobiles. Depuis, Addis Abeba a vu

cinq patriarches d'origine éthiopienne qui ont eu du mal à se libérer de la tutelle des régimes successifs. Tant la monarchie impériale d'Hailé Sélassié (1930-1974), le marxisme-léninisme du colonel Menghistu (1974-1991) que l'actuelle oligarchie du premier ministre Meles Zenawi se sont assujettis la hiérarchie, souvent par condescendance, toujours par intérêt.

Deux ruptures ont déstabilisé l'Eglise éthiopienne. D'un côté, l'ancien patriarche Markorewos s'est exilé depuis 1992 aux Etats-Unis, d'où il gouverne une partie des fidèles qui lui sont restés loyaux avec l'aide d'un synode restreint d'évêques, eux aussi réfugiés. En d'autres termes, l'Eglise vit un schisme douloureux aux relents d'«ethnisme religieux». D'un autre côté, l'accession à l'indépendance de l'Erythrée, en 1993, a entraîné la rupture de juridiction entre Asmara et Addis Abeba, si bien que depuis 1994, avec la bénédiction des coptes

d'Alexandrie, un patriarcat érythréen indépendant s'est constitué.

Les Eglises érythréenne et éthiopienne sont la plus large communauté du kaléidoscope chrétien oriental, avec près de 40 millions de fidèles. Son clergé est composé des prêtres mariés, reconnaissables à leur turban blanc ; des innombrables moines, parents nourriciers du christianisme éthiopien, confinés pour la plupart dans quelques 800 monastères ; et des discrètes moniales, qui vaquent à l'entretien des myriades d'églises, tout en mendiant leur pain quotidien dans les rues alentour. Une quatrième catégorie ecclésiastique existe uniquement dans cette Eglise : les *debteras*, laïcs entraînés à l'art difficile de l'animation des liturgies par le chant et la danse sacrée, véritables chantres professeurs de la tradition chrétienne nationale et hommes médecins tout à la fois.

En plus des vingt-quatre éparchies dans le pays, des évêques siègent à Jérusalem, à Londres, au Bronx ou à Nairobi, témoignant de la dispersion de la diaspora, signe de troubles au pays. Et l'évêque des Caraïbes rappelle son lien ésotérique avec la communauté rastafarienne.⁶

Une foi devenue culture

Pour entrer dans la richesse de l'Éthiopie chrétienne, la fréquentation et l'étude de sa liturgie sont essentielles. Riche de quatorze anaphores - le canon des Orientaux -, la prière eucharistique allie splendidement les textes d'auteurs byzantins aux litanies provenant de la tradition copte. L'émouvante apogée est peut-être les quarante et un *Egzio meharene Christos*, le *Kyrie eleison en ge'ez*, qui est alterné entre le célébrant et les fidèles et cadencé par leurs prostrations.

Moins monotone que sa matrice égyptienne, le chant religieux, tantôt gai, tantôt solennel, mélange savamment les modulations et superpose simultanément les

prières des célébrants avec les réponses des fidèles. Commencé avant l'aurore par un cycle de danses davidiques accompagnées de sistres et de tambours, l'office se termine quelques heures plus tard... Eloigné des célébrations de Kampala ou de Nairobi, viscéralement orthodoxes, ce rite est une magnifique et fascinante fusion de l'Orient et de l'Afrique.

Mais lorsque la foi est devenue culture, et vice et versa, l'observateur peut faire une expérience ambiguë de la vie d'une Eglise. L'utilisation d'un double calendrier, l'éthiopien - l'ancien calendrier julien - et le grégorien, dérouté peut-être le voyageur non averti. Les fêtes - c'est-à-dire les congés ! - en l'honneur du Christ ou des saints sont démultipliées mensuellement. Les salutations d'usage résonnent du nom de Dieu, *Egziabher*, remercié en réponse à toute question sur la santé des membres de la famille, des affaires, etc. Les cours herbues des églises fourmillent d'orants et autres mendiants, et l'employé de bureau cravaté ou la passante pressée va occasionnellement saluer, même à distance, l'édifice religieux par une légère inflexion des genoux et le triple signe de croix. Des haut-parleurs transmettant les mélodies liturgiques réveillent au petit matin les dormeurs attardés et, dans pratiquement chaque foyer, dans les bidonvilles croissants de la capitale comme dans les maisons de nantis, une image pieuse de Marie ou du Sacré-Cœur de Jésus trône, ici sur l'armoire bancale, là sur le meuble de télévision, ou bien souvent simplement épinglée sur le mur de torchis.

Enclavement mental

De premier abord, l'Eglise est donc présente tant par ses institutions - le siège du patriarcat le rappelle massivement sur la King George Street - que dans l'attitude des fidèles. Cependant, la concentration d'énergie sur la conservation des infrastructures et

le mimétisme culturel étouffent souvent l'aspect prophétique et charismatique d'une communauté ecclésiale. Force est de constater que la catéchèse dispensée aux jeunes intéressés selon une tradition orale pluriséculaire voit son impact pastoral inadapté aux problèmes actuels : les nécessiteux dans les rues d'Addis Abeba sont très jeunes (cf. encadré ci-contre) ; des milliers de soldats congédiés *sine die* errent sans emploi ; le sida progresse. Les solutions que propose l'Eglise sont le jeûne et la prière ! L'enclavement du pays n'est pas seulement géographique, il l'est également du point de vue des mentalités.

La prolifération des sectes pentecôtistes, si elle révèle (et utilise !) la recherche par beaucoup de nouvelles formes d'expression de la foi, renforce la méfiance à l'égard d'une coopération œcuménique avec les autres Eglises présentes dans le pays : expatriés arméniens et grecs orthodoxes, basés dans la capitale et qui ne «missionnent» pas hors de leurs communautés respectives ; luthériens, appelés *Mekane Yesus*, actifs notamment dans le sud du pays ; et les catholiques, une minorité des minorités, conduite depuis juillet 1999 par un lazariste, abuna Berhane-Yesus Demerew Souraphiel, qui redynamise une communauté assoupie pendant vingt-deux ans par le premier cardinal éthiopien Paulos Tzadua.

La conférence épiscopale d'Ethiopie et d'Erythrée est divisée en deux groupes : la moitié nord (cinq éparchies) célébrant en rite ge'ez, une adaptation de la Divine liturgie orthodoxe éthiopienne, et la moitié sud officiant en rite romain (quatre vicariats apostoliques et deux préfectures) et qui relève du dicastère romain pour les missions. Deux dynamiques d'Eglise... Son Ethiopian Catholic Secretariat coordonne les activités pastorales par le clergé local (peu nombreux, avec onze ordinations en vingt ans...) travaillant en tandem avec les congrégations religieuses missionnaires vouées à l'enseignement, au développement

Ombres et lumières...

Avec plus de 60 millions d'habitants - la population, dont la moitié a moins de 20 ans, a doublé depuis 1980 -, sur une superficie équivalente à près de 28 fois la Suisse, l'Ethiopie regroupe quelques 250 langues et dialectes. Près de 45 % des Ethiopiens sont chrétiens orthodoxes, un tiers professe l'islam, et certains groupes appartiennent aux religions africaines traditionnelles. Les protestants, grecs orthodoxes, arméniens et catholiques représentent un petit 4 %. Les Felashas, de religion juive, seraient 10000.

Mais l'Ethiopie, c'est aussi un habitant sur deux qui trime dans l'agriculture (le fameux café arabica) sur une terre estimée à 59 % incultivable (déserts à l'est, escarpements arides des Hauts Plateaux de l'ouest) ; ce sont deux Ethiopiens sur trois sans emploi durable ; 72 % d'enfants non scolarisés par manque d'infrastructure ; et un taux d'analphabétisme de près de 45 %.

social et médical, à la formation du laïcat. Comme la pâte dans le levain...

«Connaître, c'est aimer»

Le dernier conflit absurde entre l'Erythrée et l'Ethiopie a ramené la Corne de l'Afrique à la une des journaux. Au fracas des armes a succédé la joute verbale des deux gouvernements ; cette tension gagne les gens de la rue. Un confrère éthiopien me parlait de son souci d'œuvrer à la fois à la réconciliation entre ethnies et à l'édification d'une société plurilinguistique, multiculturelle et interreligieuse, «un peu comme chez vous, en Suisse !», me confiait-il. C'est peut-être là l'apport propre d'un apostolat missionnaire catholique dans un pays à tradition orthodoxe.

Pour autant que les missionnaires veulent *d'abord* apprendre des Ethiopiens, pourquoi

ne pas envisager un support systématique par le personnel catholique, dûment initié à l'humus contextuel, des réalisations orthodoxes, timides par manque de fonds et de moyens ou bien inexistantes par défaut de connexion externe ? Un professeur enseignant dans *leur* séminaire, un diacre apprenant la liturgie dans *leurs* écoles de chant, afin de s'acculturer et de partager l'universalité du témoignage chrétien en ouvrant au monde ce joyau flamboyant de l'Afrique chrétienne qu'est l'Ethiopie orthodoxe. Osmose lente des diversités à vivre, tout comme les grains pilés du *tef* dont on fait l'*injera*, le pain quotidien des Ethiopiens...

T. Sch.

¹ Rareté sur le continent africain, la civilisation d'Aksoum constitua une littérature écrite en langue ge'ez, formé d'un syllabaire de plus de 200 signes, dès le VIII^e siècle.

² *Ethiopie* en arabe. Une première hégire précédant celle de 622 conduisit des disciples du prophète non loin de l'actuel Nagash, Tigray.

³ Les auteurs d'ouvrages sur l'Orient chrétien omettent (par ignorance, souhaitons-le !) l'existence de ce christianisme éthiopico-érythréen - tout au plus lui attribuent-ils un paragraphe ici ou là, inséré peut-être dans le chapitre sur l'Eglise copte d'Egypte. Deux ouvrages m'ont déçu à cet égard. Il s'agit de **Jean-Michel Billioud**, *Les Chrétiens d'Orient en France*, Fayard, Paris 1995 (pas une seule mention des Ethiopiens vivant en France) et *Arab and Christian ?* par **Antonie Wessels**, Pharos éd., Kampen 1995 (l'Eglise éthiopienne est traitée en deux paragraphes).

⁴ Monophysite (en amharique *Tewahedo*) signifie «qui a été mélangé», faisant référence à la fusion indistincte du divin et de l'humain dans la personne du Christ, et est opposé aux déclarations de Chalcedoine prônant le dyophysisme, l'harmonieuse distinction et union des deux natures dans le Christ.

⁵ Nom que portent dans la géographie biblique les habitants d'Egypte méridionale, d'Ethiopie et ceux aussi d'Arabie méridionale (ndlr).

⁶ De Ras Tafari, nom de l'empereur Haïlé Sélassié avant son couronnement. Mouvement mystique, culturel et politique propre aux Noirs de la Jamaïque et des Antilles anglophones (ndlr).

❑ Benoît Lange

Abyssinie. Entre ciel et terre, la route d'Arthur Rimbaud
Editions Olizane, Genève 2000, 144 p.

Bien connu pour ses remarquables photos sur l'Inde, Benoît Lange change nos horizons et nous entraîne sur les traces d'Arthur Rimbaud qui, en 1879, décida de quitter la France, en même temps que l'écriture et la poésie, pour poursuivre sa quête insatiable d'absolu à Harar, dans l'est de l'Abyssinie. Pendant dix ans, il tâtera du commerce, même celui des armes, mais restera toujours insatisfait de sa vie d'errance, jusqu'à ce qu'il lui faille revenir en France pour y mourir.

Le cadre de vie de Rimbaud n'a pas beaucoup changé depuis. Quand on connaît la difficulté de photographier les gens sur les marchés et dans les rues de l'Ethiopie actuelle, on peut imaginer la patience, le travail d'approche, de contact, de mise en confiance qu'il a fallu déployer pour saisir l'éternité de l'instant, le mouvement subtil, la vie du quartier. C'est aussi une autre facette du talent de Benoît Lange qui se révèle ici, dans un texte en harmonie avec les photos. Tout converge pour évoquer «le peuple d'Afrique qui marche sur les routes», le ciel «torturé par des milliers de nuages», la lumière, le vent, le sable, la quête de Rimbaud (dont de nombreux extraits de lettres émaillent le récit) et son «voyage sans fin, passé à rechercher le soleil pour y sécher ses larmes de fatigue et de dépit». Un livre pour s'émerveiller, pour entrer en communion avec l'autre, même s'il habite à des milliers de km, grâce à la magie créatrice d'un photographe !

Marie-Thérèse Bouchardy